

*L'ivoirienne amoureuse, ma maîtresse, ma fille.....mon amour.*  
*Un conte érotique ayant pour scène Abidjan en Côte d'Ivoire.*

---

Je suis attablé à ce petit restaurant depuis déjà une heure, à la regarder s'agiter autour des tables occupées par une faune diversifiées, des noirs, des blancs, des métissés, des visiteurs étrangers, des dignitaires africains, des couples appareillés et d'autres dépareillés, elle me regarde discrètement et je la regarde de façon peu discrète. Sait-elle que je suis fasciné par sa présence, la petite africaine qui fait le service aux tables dans ce sympathique petit bistrot du Plateau qui jouxte le Grand Hôtel où je suis descendu pour la nuit?

Elle se déplace d'un pas rapide autour des tables, prenant les commandes et déposant les plats avec aisance et détermination son corps effilé est drapé d'un boubou dessiné de mille fleurs, telle une déesse, elle fait rouler ses hanches mobiles autour de l'axe central de son corps rectiligne, attirant les regards avides des hommes et celui des dames subjuguées par son aisance animale, elle se déplace ainsi comme une panthère autour des tables provoquant chez tous les mâles qui la regardent, des attitudes ambiguës de satyres en rut. Je la dévisage ainsi pour mieux m'imprégner de son charme et je me surprends à la désirer follement.

Je suis revenu à Abidjan par affaire. Dix-huit années ont passé déjà depuis que j'y ai fait un séjour d'une année comme coopérant d'une agence internationale. Je regarde une photo froissée et jaunie par le temps que j'ai retirée de mon porte-documents, une photo déjà âgée de la belle africaine que j'ai fréquentée durant mon séjour dans cette ville séduisante autant que tu étais attirante et désirable, belle africaine aux noirs désirs que j'ai aimé une nuit là tout près d'ici dans une chambre de l'hotel du Parc qui est depuis tristement à l'abandon.

À l'abandon aussi ces lieux de nos rencontres, le cinéma de Paris, la terrasse de l'hôtel du Parc où nous dégustions un café liégeois face au parc Sg. A. Briand sous le ramage indiscret des chauves-souris juchées dans les immenses feuillages des platanes du boulevard de la République. À l'abandon ou tristement disparus tous ces lieux où j'aimais te donner rendez-vous pour partager quelques moments de grâce, le marché Nour-Al-Ayat, les restaurants vietnamiens et ces cafés tenus par des exilés libanais, la petite plage près de la sortie de la lagune par le Canal de Vridi où tu exposais avec grâce, ton corps d'ébène de sensuelle africaine.

Tu étais belle dans ta quasi-nudité, un corps svelte sur de longues et fines jambes et de minuscules seins, qui se devinaient à peine, tu gonflais légèrement le bustier de «propylène» de ton maillot deux-pièces, dont les dessins aux fleurs multicolores scintillaient, comme des étoiles sur ta chair cuivrée; de fines bulles d'eau perlaient sur ton corps comme sur la peau tannée d'un animal sauvage. Tu ressemblais à un fauve, tu étais comme une panthère devant mes yeux extasiés. Et je ne pensais qu'à te prendre, qu'à te baiser là devant tes pairs atterrés.

Le Plateau s'est transformé, ville blanche d'alors, elle est devenue une ville noire comme si Treichville, le quartier où nous allions danser toutes nos nuits dans les bras sulfureux des belles et provocantes africaines, le Plateau n'est plus qu'une extension de Treichville, une ville noire, occupée maintenant par des malfrats aux allures louches et une certaine peur qui vous enveloppe à vouloir retrouver ces lieux anciens que vous fréquentiez alors sans appréhensions.

Passé le pont Felix Houphouët-Boigny, le marché de Treichville mais surtout la nuit, ses bars animés, la plage de la lagune, port Bouet, sous les palmiers à Grand-Bassam, mon quartier de Cocody et l'hôtel Ivoire où nous allions patiner pour se remémorer un peu de notre pays du froid. Marcory, le Lido sur l'océan atlantique et la forêt du Banco au loin, passé la gare routière d'Adjame et le ruisseau des lavandières. Nous allions en direction de Yamoussoukro la ville du président Houphouët-Boigny pour des travaux de reconstruction de villages déplacés par les travaux d'un barrage, Yamoussoukro village devenu Capitale du pays, transformée en une pute vulgaire pour impressionner l'étranger de passage en mimant les modes étrangères.

L'Afrique aurait ainsi repris possession d'elle-même et je serais redevenu un étranger, un intrus parmi d'autres dont le seul lien avec l'Afrique d'autrefois serait celui de mon amoureuse, de cet amour ou de ce qui en tenait lieu.

Je te regarde et je te désire, belle petite africaine qui s'approche de ma table tout en me regardant de tes yeux éclatants dans lesquels je sens une certaine complicité. Serait-ce plutôt la concupiscence qui me ronge alors que je pense à l'amante de ce temps passé qui m'obsède encore plus puisqu'en te voyant de si près, serait-ce aussi toi qui m'obsède ainsi?

Je te l'ai proposé et tu as accepté. Tu as accepté de sortir avec moi, après ton travail terminé, pour marcher, parler ou ne rien faire dans cette nuit fraîche qui nous faisait oublier la chaleur intense du jour afin que le désir ainsi revienne. Je te désire et tu as si bien accepté sans que j'ai eu à le proposer. Nous sommes allés chez toi dans cette chambre étroite de ce bâtiment étagé d'une blancheur défraîchie par le temps et l'insouciance. Nous avons marché, j'ai pris ta main, tu n'as pas résisté et nous nous sommes retrouvés chez toi, moi rempli de ces désirs de t'aimer et toi sauras-tu me dire pourquoi!

Parce que je devrai repartir et tu seras là me regardant partir, pour toujours, et tu le sauras car c'est toujours ainsi que cela se passe et c'est ainsi que cela s'est passé. Dix-huit années se sont écoulées depuis, elle m'a regardé avec une certaine tristesse dans les yeux alors que je traversais la zone dédouanée pour prendre ce vol en direction de Paris, et nous ne nous sommes jamais revus que dans mes rêves, des rêves qui se sont lentement évanouis et qui réapparaissent maintenant, ici, dans ces mêmes lieux où nous nous sommes aimés.

Qu'est-elle devenue?

Je n'en sais rien et comment pourrais-je le savoir.

Je t'ai aimé. Tu m'as aimé sans doute puisque c'est ainsi que tu as fait, sans que j'ai à te le demander, tu m'as accueillie dans tes bras et je t'ai pressée dans mes bras, je t'ai embrassée et ta langue s'est glissée en moi, chaude comme ton corps tout entier qui me brûlait l'intérieur, j'ai lentement soulevé ton boubou, oh très lentement à voir apparaître ton corps dénudé, à me transcender à mesure que tes chairs se dévoilaient sous mes yeux, que mes doigts parcouraient tes chairs, tes petits seins provocants, ton ventre lisse, ta fleur entr'ouverte et que je devenais soudainement tendu et rigide à vouloir te transpercer de mon dard, mon dard rigide que tu as si voluptueusement effleuré de tes doigts agiles et qui comme la lance d'un guerrier "Baoulé" s'est planté en toi tout au fond de ton apatam sacré.

Sacrilège!

Tu t'es fondue en moi, tes seins rigides et pointus ont transpercé mes chairs et aussi mon âme et ton ventre et mon âme et ton âme et mon goupillon violeur et ta vulve sacrée et nous nous sommes unis et je me suis répandu en toi, toute ma sueur, ma salive, mon sang, mon sperme, ma semence séminale s'est répandu en toi et tu t'es agitée en moi avant que d'un orgasme primitif tu t'es effondrée sur moi.

Je me souviens, c'est ainsi que cela s'est passé et c'est ainsi que cela se passe maintenant, toi qui lui ressemble, elle toute noire et belle comme toi si belle, mulâtre et presque blanche mais toute aussi africaine qu'elle était africaine, amoureuses toutes deux et que j'aime toutes deux, toi, que j'aime tout autant qu'elle je l'aimais comme si vous n'étiez qu'une seule et même chair une seule et même odeur une seule et même femme ou la mère et la fille en une seule amoureuse.

Et nous nous sommes regardé.

Nous étions nus tous les deux, main dans la main devant le miroir du bahut, nous nous regardions derrière le miroir, souriants, satisfaits, s'aimant encore, je regardais tous ces objets épars sur le bahut, les colifichets, les bijoux, tu appuyais ta main sur ma main pendant que je déplaçais les objets, les boîtes secrètes, les statuettes, les fétiches, les pendentifs, les anneaux et une photo, un visage qui te ressemblait mais ce n'était pas une photo de toi, c'était sa photo, son visage, je l'ai reconnue, c'était elle, mon amoureuse et tu me l'as dit, toi, mon amoureuse, ma maîtresse, ma fille, mon enfant, c'était ta mère.

---

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes, décembre 2013) © 2013 Jean-Pierre Lapointe Lecture multimédiatique sur le site suivant: <http://www.marcopoloimaginaire.com/contes3c.htm>

(1459 mots) corrigé 2017